

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°61 – février-mars 2016

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

NOVALIS. RETOUR DE SAXE-ANHALT.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES

THOMAS CARLYLE & NOVALIS

Mais sur ces dons, comme sur les autres dons et défauts qui lui peuvent être propres, nous n'insisterons pas davantage : car maintenant, après ces multiples citations et ces commentaires plus ou moins limités, nous devons considérer que notre petite entreprise relative à Novalis a atteint ses bornes, et doit être, sinon achevée, du moins terminée. Notre lecteur l'a

longuement écouté, sur des sujets très variés, choisis et exposés ici de la manière qui semblait la plus appropriée à notre objet, et avec un désir sincère de notre part, celui que le jugement, qu'on pouvait, en lisant ces pages, arriver à se former touchant un tel homme, fût un jugement favorable et de bonne foi. Certains des passages que nous avons traduits paraîtront obscurs ; d'autres, nous l'espérons, ne sont point sans présenter des indices d'un sens judicieux et profond ; le reste peut exciter de l'étonnement, qu'il dépend, d'autre part, de chaque lecteur de mettre bien ou mal à profit, soit qu'il l'entretienne comme le père de la Science, ou comme la fille de l'Ignorance. Pour la masse des lecteurs, nous le savons, il ne peut y avoir que peu de profit dans Novalis, qui nous fait utiliser notre temps, plutôt qu'il ne nous aide à le tuer ; à ceux-là on ne conseillera pas de s'obstiner autrement à l'étudier. A ces autres, en revanche, qui prisent la vérité comme le but de toute lecture, surtout à cette catégorie qui cultive la science morale comme le développement de la Vérité la plus pure et la plus haute, nous pourrions recommander, presque en toute confiance, de lire et de relire Novalis. S'ils estiment, avec nous, que la plus profitable occupation qu'aucun livre puisse leur apporter est d'étudier de bonne foi quelque Homme sérieux, d'intelligence profonde et ami du vrai, de se familiariser coûte que coûte avec sa manière de penser, jusqu'à ce qu'ils voient le monde avec ses yeux, sentent comme il sentit et jugent comme il jugea, sans se prononcer ni pour ni contre avant d'avoir pu en quelque mesure sentir et juger de la sorte, – alors nous pouvons affirmer que peu d'ouvrages de notre connaissance sont plus dignes de leur attention que celui-ci. Ils y trouveront, si nous ne nous trompons, une inépuisable mine d'idées philosophiques, où l'intelligence la plus pénétrante peut avoir une occupation suffisante, et, dans une telle occupation, sans regarder plus loin, une récompense suffisante. Tout cela, si le lecteur procède d'après des principes sincères ; sinon, il en sera tout autrement. A nul, autant qu'à Novalis, n'est applicable la fameuse devise :

Leser, wie gefall'ich Dir ?

Leser, wie gefällst Du mir ?

Lecteur, comment m'aimes-tu ?

Lecteur, comment t'aimè-je ?

Pour le surplus, il ne saurait y avoir que mécompte à tenter de tracer ici quelque caractère nettement déterminé de Novalis ; à prétendre, avec des moyens comme les nôtres, réduire cette extraordinaire nature aux formules courantes, et, en quelques mots,

à faire le total net de ce qu'il vaut et de ce qu'il ne vaut pas. Nous avons à plusieurs reprises avoué notre imparfaite connaissance de la matière, et notre désespoir absolu d'en communiquer même une idée approximative à des lecteurs si étrangers à Novalis. On a bientôt fait de dire et d'écrire, avec bienveillance : « aimable enthousiaste », « rêveur poétique » ; ou, avec malveillance : « mystique allemand », « rhapsodiste au cerveau fêlé » ; mais cela ne servirait pas à grand'chose en l'espèce. Si nous ne nous sommes pas entièrement mépris, Novalis ne peut se ranger dans aucune de ces catégories connues ; mais il appartient à une autre, plus haute et beaucoup moins connue, dont la signification mérite peut-être aussi d'être étudiée, qui ne saurait en tout cas devenir claire pour nous avant une longue étude.

Que le lecteur, en attendant, accepte quelques vagues impressions à nous sur ce sujet, puisque nous n'avons point de jugement arrêté à lui offrir. Nous dirions donc que le principal mérite que nous avons remarqué chez Novalis est la subtilité d'intelligence, pour nous vraiment prodigieuse : sa puissance d'abstraction intense, sa puissance à poursuivre les plus profondes et les plus évanescents idées à travers leurs mille complexités, pour ainsi dire avec une vision de lynx, et jusqu'aux limites mêmes de la Pensée humaine. Il était très versé en mathématiques, et, comme nous pouvons aisément le croire, passionné pour cette science ; mais son don est d'une bien plus belle espèce qu'aucun don requis en mathématiques, où l'esprit, depuis le commencement avec *Euclide* jusqu'à la fin avec *Laplace*, s'aide, pour penser, de symboles visibles, de sûrs *instruments* ; n'a souvent même, du moins dans ce qu'on appelle les mathématiques supérieures, guère plus qu'une surveillance à exercer sur celles-ci. Cette faculté de méditation abstraite, quand elle est sûre et claire au point où nous la trouvons parfois chez Novalis, est une faculté bien plus haute et plus rare ; son élément n'est point dans les mathématiques, mais dans cette *Mathématique* profonde, dont maint grand Calculateur, a-t-on dit, n'avait même pas idée. Dans cette faculté, autant qu'il s'agit de la faculté logique et non morale, gît certainement le sommaire de tout talent philosophique ; talent, en conséquence, que Novalis a dû posséder, croyons-nous, à un très haut degré ; à un plus haut degré que presque n'importe quel autre écrivain moderne de notre connaissance.

Son principal défaut, en revanche, nous est représenté par une certaine douceur excessive, un manque de rapide énergie ; quelque chose que nous pourrions appeler une *passivité* s'étendant à la fois à

son esprit et à son caractère. Il y a une tendresse dans Novalis, une pureté, une candeur, presque comme d'une femme ; mais il n'a pas, du moins nullement au même degré, la vigueur et la force résolue d'un homme. Ainsi, dans ses peintures poétiques, comme nous nous en plaignions plus haut, il est par trop dilué et diffus ; non pas verbeux, à proprement parler ; abondant non point tant en mots superflus qu'en circonstances superflues, ce qui, à vrai dire, n'est mieux que d'un degré. Dans ses spéculations philosophiques, nous éprouvons comme l'impression du même défaut, çà et là manifeste, sous une forme différente. Là encore, il nous semble, en un sens, trop languissant, trop passif. Il *siège*, pourrions-nous dire, parmi les riches, délicates, multiples combinaisons que son esprit lui présente presque de lui-même ; mais peut-être montre-t-il trop peu d'activité dans sa manière, met-il trop d'indécision dans sa façon de séparer le vrai du douteux, ne se donne-t-il même pas la peine d'exprimer sa vérité avec quelque laborieuse exactitude. Avec son calme, avec son profond amour de la Nature, l'accent doux, élevé, spirituel de sa contemplation, il se présente à nous en une sorte de caractère Asiatique, réalisant presque notre idéal du Gymnosophe antique, et avec la faiblesse aussi bien qu'avec la force d'un Oriental. Il faudrait rappeler, d'ailleurs, que ses œuvres tant poétiques que philosophiques, telles que nous les voyons maintenant, s'offrent avec maints désavantages ; nullement mûries, et non comme des doctrines et des exposés précis, mais comme leur ébauche sommaire ; œuvres où, si elles avaient été achevées, bien des choses eussent changé de forme, et d'où ce défaut, avec plusieurs autres, eût pu disparaître. Il se peut donc que ce ne soit là qu'un défaut superficiel, ou même que l'apparence d'un défaut, et qui ait son origine dans ces circonstances, comme dans notre imparfaite intelligence de l'auteur. Comme homme, du moins, Novalis paraît avoir été le contraire de l'inertie ; nous avons des rapports exprès sur sa vivacité et sa véhémence de mouvements.

En ce qui concerne le caractère de son génie, ou plutôt peut-être de sa signification littéraire, et la forme sous laquelle il manifesta son génie, Tieck pense qu'il peut être comparé à Dante. « C'était devenu chez lui », dit-il, « une disposition toute naturelle, de regarder les choses les plus ordinaires et les plus proches comme un prodige, et les choses étrangères, surnaturelles, comme on ne sait quoi d'ordinaire ; la vie quotidienne elle-même des hommes était autour de lui comme une fable étonnante, et ces régions dont la plupart rêvent ou doutent comme d'une chose distante, incompréhensible, étaient pour lui une demeure familière et bien-aimée. Il se fit ainsi, non corrompu par les exemples, une nouvelle

méthode d'expression ; et dans sa multiplicité de sens, dans sa conception de l'Amour, dans sa croyance en l'Amour comme à la fois en son Maître, en sa Sagesse, en sa Religion ; en ceci aussi qu'un seul grand événement de la vie, un deuil et un chagrin en vinrent à être l'essence de sa Poésie et de sa Contemplation, – il ressemble, seul parmi les modernes, au noble Dante ; et il nous chante, comme lui, un insondable, mystique chant, bien différent de celui de tant d'imitateurs, qui se figurent qu'on endosse et qu'on quitte le mysticisme comme un vêtement. » Considérant la tendance de ses efforts poétiques, aussi bien que l'esprit général de sa philosophie, cette flatteuse comparaison peut se trouver mieux fondée qu'elle ne semble l'être à première vue. Cependant, si l'on nous demandait de donner, d'après cette méthode, qui nous semble en tous cas une méthode très vague, une idée de Novalis, nous inclinerions à l'appeler le Pascal allemand plutôt que le Dante allemand. Entre Pascal et Novalis, un amateur de semblables analogies pourrait relever plus d'un point de ressemblance. L'un et l'autre ont la nature la plus pure, la plus affectueuse ; l'un et l'autre sont mathématiciens et naturalistes, mais s'occupent surtout de Religion ; bien plus, leurs meilleurs écrits, à tous les deux, sont restés sous forme de « Pensées », de matériaux d'une grande entreprise, dont chacun d'eux, avec les vues particulières à son époque, avait conçu le plan, en quelque sorte, pour le progrès de la Religion, et qu'aucun d'eux ne vécut assez pour réaliser. Et dans tout ceci il ne faudrait pas non plus manquer de remarquer avec soin que Novalis était, non pas le Pascal français, mais le Pascal *allemand* ; et là-dessus, des habitudes intellectuelles de l'un et de l'autre, maints contrastes et maintes conclusions pourraient se déduire, du point de vue national ; chose que nous laissons à ceux qui ont le goût de tels parallèles.

Nous voici au bout de notre tâche, où nous avons voulu donner quelque aperçu, non pas de ce qu'on appelle vulgairement, mais de ce qu'*est* un Mystique Allemand ; mettre les lecteurs à même d'entrevoir quelque peu un Mystique Allemand chez lui, dans son véritable milieu domestique, et leur montrer d'après leur propre inspection, comment il vit et travaille. Nous avons fait cela, d'ailleurs, en employant, non pas le style de la raillerie, qui eût été si facile, mais celui d'une enquête sérieuse, qui semblait tellement plus profitable. Nous comptons que cela nous vaudra les remerciements de nos lecteurs, et non leur censure. Le Mysticisme, quoi qu'il puisse être, devrait, comme d'autres choses ayant une existence effective, trouver la compréhension des esprits avertis. Nous avons observé, du reste, que le vieux rire convenu en pareil sujet sonne

plutôt creux depuis quelque temps, et qu'il semble vouloir à peu près cesser d'ici peu. Il nous paraît qu'il se répand distinctement en Angleterre, touchant ces matières et autres analogues, un esprit de tolérante et sage investigation ; une persuasion, gagnant rapidement de proche en proche, que la sonde de la Logique Française ou Écossaise, tout excellente, même tout indispensable qu'elle soit pour reconnaître les côtes et les baies, ne sondera absolument pas les mers profondes de la spéculation humaine ; et que maint Voltaire et maint Hume, hommes bien doués et hautement méritoires, eurent grandement tort en estimant que, lorsqu'ils avaient filé leurs six cents brasses de fil de sonde, ils avaient atteint le fond, qui, comme dans l'Atlantique, peut se trouver l'on ne sait combien de milles plus bas. Six cents brasses sont la plus longue et une fort appréciable ligne de sonde : mais bien des gens sondent avec six brasses, ou guère davantage, et arrivent à une conclusion précisément la même.

« Un jour viendra », disait Lichtenberg¹ avec une âpre ironie, « où il en sera de la croyance en Dieu comme de celle aux Fantômes des contes de nourrice » ; ou bien encore, comme dit Jean-Paul, « où du monde l'on fera une machine universelle, de l'Éther un Gaz, de Dieu une Force, et de l'Autre Monde... un Cercueil ». Nous voulons croire qu'un tel Jour ne viendra pas. En tous cas, pendant que la bataille est encore indécise, et tant que la Philosophie-du-Gaz-et-du-Cercueil² ne s'est pas encore affermie au moyen de dîmes et de statuts pénaux, qu'il y ait le champ libre pour le Mysticisme, ou pour quoi que ce soit d'autre qu'on puisse honnêtement lui opposer. Un champ libre, et de partialité, et ce qui a raison *devra* prospérer ! « Notre temps actuel », dit ailleurs Jean-Paul, « est vraiment un temps critique et un temps de critique, flottant entre le désir et l'incapacité de croire ; un chaos d'époques entrechoquées : mais même un monde chaotique doit avoir son centre, et sa révolution autour de ce centre : il n'y a pas de pure et absolue Confusion, mais, avant de pouvoir commencer, toute Confusion présuppose son opposé. »



¹ Lichtenberg (Christian), 1742-1799, physicien et naturaliste allemand.

² Coffin-and-Gaz Philosophy.

A PROPOS D'AUGUSTE GENDRON

« M. Gendron est un Novalis qui chante des lieds
dans le crépuscule allemand... »³

Auguste Gendron (1817-1881), peintre méconnu et quelque peu oublié de nos jours a été associé, par Théophile Gautier et quelques autres, à Novalis. Il convient cependant de remarquer que c'est d'un Novalis déformé par le miroir de Henri Heine qu'il est question⁴. Sous son influence, Théophile Gautier, en particulier, a toujours formé un grave contre-sens sur l'œuvre de Novalis : « Une brume bleuâtre baigne les intervalles des arbres et leur prête des apparences fantastiques, des attitudes et des allures de spectres. Le fût argenté de ce tremble ne ressemble-t-il pas d'une façon alarmante au pâle suaire d'une ombre ? Et la lune qui se lève et montre, à travers les déchiquetures des feuilles, son doux et triste visage d'opale, ne rappelle-t-elle pas par sa blancheur transparente quelque jeune Allemande morte de consommation en lisant les œuvres de Novalis ? »⁵ Si le *romantisme* d'Auguste Gendron est, certes, de cette nature *germanique*, il n'a qu'un lointain rapport avec Novalis lui-même.



Les Willis. Source Gallica.bnf.fr.

³ « ... Il a longtemps voyagé dans le bleu. Burger l'a mis en croupe sur le cheval de Lénore ; – Hourra ! les morts vont vite. – Sa vraie patrie c'est l'idéal, c'est l'infini, c'est l'autre monde. Il n'aime que les clairs de lune et les forêts ténébreuses ; aussi s'attaque-t-il plus à l'âme qu'aux yeux. Sa peinture est un rêve ; le plus souvent le grand jour la tuerait », Arsène Houssaye, *Le Monde illustré*, 23 avril 1859.

⁴ Comme on peut le voir dans *De l'Allemagne*, 1853. Cf. *Lettre n°2*, 2006.

⁵ Théophile Gautier, *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*, Paris, 1903.

Les *Willis* menant leur ronde au clair de la lune sur les eaux bleues du lac, de M. Gendron, qui, au dernier Salon, avait attiré tous les regards et fait concevoir les espérances les plus flatteuses pour l'avenir du jeune peintre n'ont pas de pendant à l'exposition de cette année [1846]

[...]

M. Gendron pourrait illustrer les poésies de Novalis, et, grâce à lui, le sentimentalisme allemand n'aura plus à nous reprocher notre grossièreté sensuelle.

Nous aussi nous avons notre clair de lune et nos chastes apparitions ; nous sommes bons à autre chose qu'à barbouiller des bourgeoises couleurs de la vie les joues rebondies de la réalité.⁶



M. Gendron, quoi que son nom ne soit hérissé d'aucune consonne germanique, semble avoir reçu le jour au-delà de ce Rhin qui berce, aux murmures des légendes, le reflet des burgs et des cathédrales dans ses eaux vertes comme la mer du Nord où elles se rendent ; le rayon bleu que le clair de lune allemand projette sur les poésies d'Uhland, de Novalis et de Henri Heine argente sa peinture ; il excelle à condenser en un gracieux brouillard les ombres phthisiques [*sic*] des jeunes filles tombées avec les feuilles de l'automne, les âmes fidèles s'embrassant sur l'herbe épaisse des cimetières, les esprits aux ailes de phalène prenant leurs ébats nocturnes dans les clairières des forêts : nul ne sait mener mieux que lui la ronde des wilis au bord du lac que le nénufar [*sic*] glâce de

⁶ Théophile Gautier, *Salon de 1847*, Paris, 1847.

ses larges feuilles, et nouer par leurs mains pâles ces fantômes de danseuses tourbillonnant derrière une gaze de brume bleuâtre avec un délire froid et une volupté morte ; il trouve, pour la robe des nixes à l'ourlet toujours mouillé, des tons de lis d'eau, et pour leur chevelure humide, de glauques ruissellements d'or vert ; il fait briller, parmi une écume d'argent sur la volute des vagues, le corps de nacre des ondines abandonnant au roulis leurs tresses mêlées d'algues marines : rien n'est plus vaporeusement suave, plus délicieusement idéal, plus fantastiquement crépusculaire⁷.

LE FAUST

DE

GOETHE

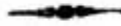
TRADUCTION REVUE ET COMPLÈTE, PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR GOETHE

PAR M. HENRI BLAZE

Dès que l'œil, l'intelligence se reposent sur lui [Goethe], le sentiment de l'harmonie vous pénètre jusque dans la moelle des os ; vous êtes devant son œuvre comme devant quelque merveille de la nature ; rien ne manque, rien ne se laisse souhaiter, tout est bien à sa place, tout s'y révèle selon la loi du temps ; toujours le calme et l'impassibilité du génie. C'est merveille comme dans l'espace immense de cette carrière, tout se développe et grandit avec aisance et liberté. En face d'une si puissante manifestation de l'intelligence, on ne sait que penser. C'est au point qu'à moins d'avoir le cœur rongé par le ver de la critique et de porter sur toute chose sa vue inquiète et chagrine, lorsque de pareils hommes ont reçu la consécration de la mort, et que les misères de l'existence ne sont plus là pour démentir à toute heure les beaux rêves de l'imagination, ou se demande s'ils ont bien pu vivre parmi nous, et si ceux que la nature a doués ainsi de toutes les forces essentielles à la création n'appartiennent pas plutôt à cette race de mortels sublimes que les anciens célébrent sous le nom épique de demi-dieu.

⁷ Théophile Gautier, *Les Beaux-arts en Europe*, Paris, 1856.

Cependant on rencontre çà et là, dans le jardin de la poésie, de blondes et pâles figures qui, – pour ne s'être jamais élevées jusqu'au vaste travail d'une composition épique, pour s'être arrêtées à ce point de la vie où les facultés, au lieu de s'évaporer en l'air et de se disperser, se condensent en quelque sorte et se ramassent ; où les idées, au lieu de s'effiler une à une, se rassemblent dans un tissu plus solide, – n'en garderont pas moins autour de leurs tempes mélancoliques un aimable rayon de gloire. Ainsi Novalis n'a jamais fait une œuvre : le livre que nous avons de lui n'est guère qu'une suite de fragments suaves et purs que l'amour seul relie entre eux ; Novalis n'a point laissé de composition achevée ; la mort l'a surpris doucement comme il effeuillait, sur le bord du ruisseau d'Ophélie, la pâle fleur de ses sensations ; et quel poète, quelle nature choisie et destinée à vivre toujours dans les intelligences pures et délicates ! Ce n'est pas le génie, c'est son ombre. Au lieu de s'abandonner à ces premières émotions, si Novalis eût voulu, dès le premier jour, écrire quelque grand poème tout rempli de théories sociales, qu'en serait-il advenu ? D'abord le souffle lui aurait manqué ; les détails merveilleux dont sa poésie abonde, perdus dans des dimensions trop vastes, n'auraient pu racheter l'inégalité de l'ensemble ; le chef-d'œuvre serait oublié aujourd'hui, et l'auteur de *Henry* [sic] *d'Ofterdingen* eût renoncé à ce que l'art des vers a de plus doux, à cette naïve et fraîche inspiration de la nature, qui est comme la première coupe de la poésie.



Cette humeur inquiète, qui venait à Goethe de la mélancolie qui s'attache aux vieillesses glorieuses et les accompagne jusqu'à la tombe, se révélait surtout dans l'intimité de sa conversation, où l'ont surprise ceux qui l'abordaient dans les dernières années de sa vie. Voici ce qu'il disait à Falk dans un de ces accès : « Il en est aujourd'hui de la république des lettres en Allemagne absolument comme de l'empire romain à l'époque de la décadence, lorsque chacun voulait gouverner et qu'on ne savait plus quel était l'empereur. Les grands hommes vivent tous exilés, et le premier aventurier qui se rencontre, pour peu qu'il compte sur les soldats et sur l'armée, se proclame aussitôt empereur. Au point où nous en sommes, on ne regarde plus au nombre ; quelques-uns de plus ou de moins, peu importe. L'empire romain n'a-t-il pas eu trente empereurs à la fois ? Wieland et Schiller sont déchus de leur trône. Combien de temps vais-je garder sur mon dos mon antique pourpre impériale ? Qui le sait ? A coup sûr, ce n'est pas moi. Quoi qu'il en

puisse advenir, je veux montrer au monde que cette royauté ne me tient point à cœur, et supporter ma déchéance avec le calme et la résignation qu'une âme forte oppose aux coups de la destinée. – Ça ! de quoi parlions-nous donc ? Ah ! des empereurs ! C'est bien ! Novalis ne l'était pas encore ; mais, avec le temps, il ne pouvait manquer de le devenir. Quel dommage qu'il soit mort si jeune, d'autant plus qu'il avait devancé son temps en se faisant catholique !⁸ N'a-t-on pas vu, s'il faut en croire les gazettes, des jeunes filles et des étudiants se rendre en pèlerinage à son tombeau, et le joncher de fleurs ? J'appelle cela un début glorieux et qui donnait dans l'avenir de grandes espérances. Pour moi, comme je lis fort peu les gazettes, je supplie mes amis, toutes les fois qu'il y aura quelque canonisation de cette espèce, de ne pas négliger de m'en faire part. Tieck aussi fut empereur quelques jours, mais cela ne dura guère : il eut bientôt perdu son sceptre et sa couronne. On lui reprocha sa douceur, sa clémence, ses mœurs de Titus. Le gouvernement exige plus que jamais aujourd'hui une main ferme et puissante, et, je n'hésite pas à le dire, une sorte de grandeur barbare. Ensuite vint le tour des Schlegel, Auguste Schlegel, premier du nom, et Frédéric Schlegel II. Tous les deux régnèrent avec autorité, en monarques absolus et despotes. Chaque matin des proscriptions nouvelles ou des exécutions ; les listes se couvraient de noms, les échafauds se dressaient. C'était merveille ! De temps immémorial, le peuple aime fort toutes ces choses-là. Dernièrement, un jeune homme, à son premier début dans la carrière, appelait quelque part Frédéric Schlegel un Hercule allemand qui parcourt le pays sa massue à la main, et va terrassant tout sur son passage. Aussitôt le magnanime empereur d'envoyer des lettres de noblesse au jeune écrivain, qu'il appelle à son tour un héros de littérature allemande ! Le diplôme est fait et parfait, vous pouvez m'en croire ; je l'ai vu de mes propres yeux. Puis viennent, pour dotations et domaines, les gazettes qu'on exploite au profit de ses partisans et de ses amis, tandis qu'on a bien soin de passer les autres sous silence. Admirable expédient, fait pour réussir avec ce digne public allemand, qui ne lit jamais un livre avant que la gazette en ait parlé ! Comme vous le voyez, cette manière de jouer à l'empereur ne manque pas de charmes, et a sur l'autre l'avantage qu'avec elle du moins, on ne court aucun risque. Ainsi, un beau soir, vous vous couchez heureux et dispos, et vous vous endormez empereur dans votre lit ; le lendemain, à votre réveil, vous cherchez votre couronne et ne la trouvez plus. C'est cruel, je l'avoue ; mais au moins votre tête, en

⁸ [Goethe attribue à Novalis la conversion au catholicisme de son frère Karl von Hardenberg (1776-1813)].

temps que l'empereur en avait une, votre tête est encore à sa place, et c'est, à mon sens, un grand point. Quelle différence avec les empereurs antiques, massacrés par douzaines dans l'histoire, et jetés ensuite, dans le Tibre ! – Pour en revenir, à nos consécérations, il est mort récemment, à Iéna, un autre jeune poète, trop tôt, on peut le dire. Celui-là, on ne l'aurait pas fait empereur, mais au moins vicair de l'empire, *major domûs*, ou quelque chose de ce genre. Dans quel rang illustre de la littérature allemande le jeune héros n'aurait-il pas trouvé sa place ! On dit qu'il est question de fonder une chambre des pairs de l'intelligence. L'idée me paraît excellente. Si le poète d'Iéna eût vécu quelques années de plus, il devenait pair du royaume sans s'en douter. Mais, comme je l'ai dit, il est mort trop tôt ; de toute façon, il s'est trop pressé. Au train dont vont les choses aujourd'hui dans notre littérature nouvelle, il faut aller à la renommée le plus vite possible, mais à la mort le plus lentement. Là est tout le secret. Il ne suffit pas, pour faire un grand homme, d'avoir publié quelques sonnets et deux ou trois almanachs. Les amis du jeune poète nous ont assuré, dans les feuilles publiques, que ses sonnets vivraient longtemps dans la postérité. J'avoue que jusqu'à présent je n'ai pas pris soin d'éclaircir l'affaire, et par conséquent je ne saurais dire si leur prédiction s'est accomplie. – J'ai bien des fois, dans ma jeunesse, ouï dire à des hommes graves qu'il arrive souvent que tout un siècle travaille à produire un poète ; un peintre de génie. Mais, à ce qu'il paraît, nos jeunes gens y ont mis bon ordre ; c'est un plaisir de voir comme ils traitent leur siècle. On ne sort plus de son siècle aujourd'hui, comme naturellement cela devrait être ; mais on prétend l'absorber en soi tout entier ; et si tout ne se passe pas selon leur fantaisie, ils se prennent de beau dépit envers le monde, méprisent la multitude et raillent le public. Dernièrement, j'eus la visite d'un étudiant de Heidelberg qui pouvait avoir dix-neuf ans ; il m'assura, du plus grand sang-froid, qu'il avait approfondi toute science, et que, sachant parfaitement à quoi s'en tenir désormais, il comptait s'abstenir de toute lecture, et ne voulait plus que développer à loisir ses théories sur l'univers, sans jamais s'embarrasser à l'avenir de langues étrangères, de livres, de classifications et de systèmes. Voilà certainement un sublime début ! Si chacun recommence à sortir du néant, quels admirables progrès nous allons faire avant peu ! »

Cet étudiant de Heidelberg nous a bien l'air d'avoir posé devant Goethe pour la scène du Bachelier [...]. Le lecteur appréciera ces paroles de l'auteur de *Faust*. Quant à nous, nous ne saurions approuver cette ironie qu'il affecte à l'égard de Novalis. Il sied mal à sa vieillesse puissante de poursuivre jusque dans la mort cette nature inoffensive et douce. Chez Novalis, Goethe en veut

encore plus au catholique qu'au poète, nous aimons à le croire ; ainsi, du moins, toute arrière-pensée de fausse jalousie s'efface. Nous ne connaissons rien du jeune poète d'Iéna ; mais le persiflage que Goethe exerce à son égard ne nous semble guère généreux. La mort est une consécration qui commande aux vieillards le respect de la jeunesse. Ce n'est point à Goethe, respectable à tant de titres, d'y manquer. La manière brutale dont il s'attaque à lui concilie à ce pauvre jeune homme un peu de cette sympathie qu'on donne si volontiers à Frédérique. Du reste, ce que dit Goethe de la république des lettres en Allemagne ne pourrait-il pas s'appliquer à nous ? L'allusion nait d'elle-même. Si l'on excepte quelques nobles esprits que soutient la conscience de leur dignité, que voyons-nous, sinon des individualités jalouses, inquiètes, militant pour leurs seuls intérêts de leur fortune, des rois d'un jour, dépossédés le lendemain ?

[A suivre]

ÉLOGE HISTORIQUE
D'ABRAHAM-GOTTLOB
WERNER,

LU LE 16 MARS 1818.

Les étrangers qui passaient à Freyberg et ne comptaient s'entretenir qu'avec un minéralogiste, étaient surpris de ses excursions continuelles sur la tactique, sur la politique, jusque sur la médecine. Ils étaient quelquefois tentés de les traiter de manies. En effet, on conçoit qu'il pouvait y avoir quelque chose d'exagéré à généraliser à ce point les rapports d'un seul objet ; mais, ce que l'on doit concevoir aussi, c'est à quel degré ces idées si variées, si piquantes, présentées avec grâce, souvent avec éloquence, devaient échauffer l'imagination de la jeunesse. A cet âge où l'on n'aime pas les exceptions, et où l'on passe si aisément sur les difficultés, les élèves de M. Werner se précipitaient dans une carrière qu'il leur montrait si vaste et si féconde. Une minéralogie purement minéralogique en eût peut-être rebuté beaucoup : ils se livraient avec ardeur à cette minéralogie qui leur semblait donner la clef de la nature ; et quand, en dernière analyse, il ne leur serait resté que le fond de la science, n'auraient-ils pas encore eu sujet de bénir les douces illusions qui les y avaient conduits ? Quelques hommes

placés depuis au rang des plus grands minéralogistes de l'Allemagne, n'avaient voulu l'entendre que pour prendre une idée sommaire de la science des minéraux : une fois qu'ils l'eurent entendu, cette science devint la profession de leur vie.

C'est à cette irrésistible influence que le monde savant a dû ces auteurs laborieux qui ont décrit avec tant de soin les diverses manières d'être des minéraux, et ces observateurs infatigables qui ont arraché au globe jusqu'à ses derniers voiles. Les Karsten, les Wiedeman, dans le cabinet ; les Humboldt, les de Buch, les Daubuisson⁹, les Hermann, les Freyensleben, au sommet des Cordillères, au milieu des flammes du Vésuve et de l'Etna, dans les déserts de la Sibérie, dans la profondeur des mines de la Saxe, de la Hongrie, du Mexique, du Potosé [*sic*], ont été conduits par l'esprit de leur maître : ils lui ont rapporté l'honneur de leurs travaux, et l'on peut dire de lui, ce qui auparavant ne l'avait été avec vérité que de Linnæus, que partout la nature s'est vu interroger en son nom.

Peu de maîtres ont joui au même degré de cette reconnaissance pure et sans réserve ; mais aucun peut-être ne l'avait méritée par des sentiments plus paternels. Rien ne lui coûtait pour ses disciples ; son temps, ses forces étaient à eux : s'il s'en trouvait qui fussent momentanément dans le besoin, sa bourse leur était ouverte ; quand son auditoire devenait trop nombreux pour que chacun pût voir commodément ce qu'il montrait, il partageait les étudiants, et faisait deux fois la même leçon. Jamais sa porte ne leur était fermée ; il mangeait même d'ordinaire avec quelques-uns d'entre eux, comme s'il avait voulu qu'aucun instant ne fût perdu pour leur instruction.

Un pareil maître pouvait se reposer sur ses élèves du soin de sa renommée ; et ce sont bien eux qui l'ont faite. Semblable encore en ce point à Socrate, à qui on l'a comparé sous tant d'autres rapports, on ne connaît presque ses idées que par les notes prises à ses leçons. Pour lui, soit qu'il fût satisfait de cet empire que la parole lui acquérait invinciblement, soit que la vivacité de son imagination ne pût se plier à l'ennui d'écrire, ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'est déterminé à donner une ou deux brochures, ou quelques articles de journaux. Il causait tant qu'on voulait, et sa causerie était celle de l'homme de génie, non moins que celle de l'homme aimable. Des heures entières il aurait déroulé les conceptions les plus hardies et les mieux liées ; mais on ne pouvait lui faire prendre

⁹ [Jean-François d'Aubuisson de Voisins (1769-1841) est un minéralogiste français proche de Werner à qui il a consacré plusieurs mémoires scientifiques. Il est abondamment cité, ainsi que Werner, dans l'étude de Laurent Margantin, *Système minéralogique et cosmologie chez Novalis*, L'Harmattan, 1998.]

une plume. Il avait même, pour l'acte mécanique d'écrire, une antipathie devenue plaisante à force d'être excessive. Rien de plus rare que ses lettres : l'amitié la plus tendre, l'estime la plus profonde avaient peine à lui en arracher une ; et, pour ne pas se reprocher à lui-même cette impolitesse, il avait fini par ne plus ouvrir celles qu'on lui adressait. Un auteur, désirant consulter plusieurs savants sur un ouvrage volumineux, avait fait circuler son manuscrit. Le paquet se perdit dans la tournée. Après mille recherches, on le déterra enfin, chez M. Werner, sous des centaines d'autres. Pour pousser la chose jusqu'au bout, il n'a pas même répondu à l'Académie, lorsqu'elle le plaça dans cette liste des huit associés étrangers, où figurent depuis un siècle ce que l'Europe a de plus grands noms ; et peut-être n'a-t-il jamais su qu'il avait obtenu cet honneur, à moins qu'il ne l'ait appris par quelque almanach. Mais nous lui pardonnâmes en apprenant que, vers cette même époque, un exprès que sa sœur lui avait envoyé de Dresde, avait attendu pendant deux mois à l'auberge, et y vivant à ses frais, une simple signature pour une affaire de famille pressée.

En M. Werner cette invincible antipathie semblait d'autant plus singulière qu'elle le faisait manquer à ce qui le touchait le plus après ses études, aux égards et à l'étiquette. En tout le reste il observait, dit-on, les nuances de l'ordre social avec autant de ponctualité que les variétés des minéraux. Cet esprit formaliste, conservé plus long-temps en Allemagne qu'ailleurs, et en Saxe plus long-temps que dans tout le reste de l'Allemagne, s'était surtout conservé en lui ; apparemment que c'était encore à ses yeux une méthode : il délibérait sur l'arrangement d'un dîner avec autant de gravité que sur celui de sa bibliothèque ou de son cabinet.

Cependant il était encore un point auquel son asservissement à l'étiquette ne tenait pas. Quelque rang que l'on eût, on ne pouvait manier maladroitement ses minéraux sans le mettre hors des gonds : la moindre atteinte à leur fraîcheur, à leur éclat, le blessait au vif, et il en conservait un souvenir profond. C'était un grand ministre, un habile général, disait-il dans sa bonté naturelle ; mais, ajoutait-il avec un soupir, il ne savait pas toucher les minéraux.

Ces petites bizarreries, dont il était le premier à rire, s'allient très-bien avec ce que le génie a de plus élevé et le cœur de plus aimable : elles n'affectaient point la tendre vénération de cette jeunesse heureuse de se nourrir, de s'échauffer de ses paroles et de ses regards. Les élèves voulaient connaître ces bizarreries, mais pour les ménager, fiers de lui montrer leur attachement, même en soignant ses petites.

Mais le public, la postérité auront à s'en plaindre, puisqu'enfin ces bizarreries les ont privés d'ouvrages précieux, et que de long-

temps sans doute personne ne pourra faire aussi bien. On dit que sa grande minéralogie était livrée à l'impression, que la première feuille était composée ; mais que jamais il ne put supporter la fatigue d'en corriger les épreuves.

Sa vie se passait donc tout entière, ou dans les régions élevées de la contemplation, ou dans les douceurs d'un entretien savant et amical : étranger à tout ce qui arrivait au loin, sans lire même les journaux littéraires, sans s'informer seulement si quelquefois l'envie s'y occupait de lui.

Elle aurait pu se prolonger encore longtemps ; car, de, toutes ces méthodes qu'il avait étudiées, celle de soigner sa santé n'était pas une de celles qui l'occupaient le moins. Parmi ses petites manies, le soin de ne jamais se trouver entre deux airs comptait au nombre des plus marquantes. Mais de toutes ses précautions la plus sûre était sans contredit ce calme d'une âme douce, qui ne veut pas même apprendre ce qui pourrait exciter en elle des sentiments haineux.

Les malheurs de la Saxe purent seuls tromper sa prévoyance, et altérer la paix qu'il s'était donnée. Il aimait tendrement ce pays, avec lequel il s'était pour ainsi dire identifié de mille manières : aucune offre n'avait pu l'engager à le quitter. Il chérissait un prince qui protège les sciences parce qu'il les a profondément étudiées, et que quarante ans de la plus haute sagesse et du dévouement le plus tendre pour son peuple n'ont pu préserver de tant de calamités. Son courage ne résista point à l'aspect des souffrances de son maître et de sa patrie, et les peines du cœur produisirent en lui des affections compliquées auxquelles aucun soin ne put porter remède. Il mourut dans les bras de sa sœur, le 30 Juin 1817, à Dresde, où il s'était rendu dans l'espoir de quelque soulagement.

Il semble que le hasard l'eût amené dans cette capitale pour qu'il pût y recevoir des honneurs plus solennels. Les personnages les plus illustres du royaume assistèrent à ses obsèques. M. Bœttiger, savant distingué, prononça publiquement son oraison funèbre. Les académies les plus célèbres de l'Allemagne lui ont déjà payé le même tribut que nous lui rendons aujourd'hui, et qui lui sera décerné, sous une forme ou sous une autre, dans tous les lieux du monde où l'on cultive quelque'une des branches de la science de la terre.

SOMMAIRE DES NUMÉROS 55 À 60

Lettre bimestrielle n°55 – Février-mars 2015 : Documents littéraires et témoignages : « Chronique allemande » (extrait), *Bibliothèque universelle et revue suisse*, n°187, juillet 1911. Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais*

choisis de critique et de moral, Mercure de France, 1909. Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté*, traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924. Jean Moncelon, « La Loge Novalis », décembre 2014. Ainsi parlait Novalis : Citation extraites de *Henri d'Ofterdingen*. Sommaire des numéros 49 à 54 (février 2014-janvier 2015). NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.

Lettre bimestrielle n°56 – Avril-mai 2015 : Documents littéraires et témoignages: Marcel Brion, « Novalis » (inédit). Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909. Emile Spenlé, « L'idéalisme romantique en Allemagne, une idylle de Novalis », *Revue rhénane*, janvier 1925. Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté*, traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.

Lettre bimestrielle n°57 – Juin-juillet 2015 : Documents littéraires et témoignages : Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909. Emile Spenlé, « L'idéalisme romantique en Allemagne, une idylle de Novalis » (suite et fin), *Revue rhénane*, janvier 1925. Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté*, traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924. Édouard Humbert, « Weissenfels », *Les Villes de Thuringe*, Paris, 1869. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.

Lettre bimestrielle n°58 – Août-septembre 2015 : Documents littéraires et témoignages : Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909. Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté* (suite et fin), traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924. « Éloge historique d'Abraham-Gottlob Werner », lu le 16 mars 1818, à l'Institut royal de France, par Cuvier. Henry Bonnier, « Du côté de l'angélisme », *La Dépêche du Midi*, dimanche 23 février 1975. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-15.

Lettre bimestrielle n°59 – Octobre-novembre 2015 : Documents littéraires et témoignages : Retour de Saxe-Anhalt, Oberwiederstedt : *Remerciements au Dr Gabriele Rommel*, 15 septembre 2015. Thomas Carlyle, « Novalis », in *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909. Deux poèmes de Novalis – « Le Chanteur », « Le Vin », in *Ballades et chants populaires de l'Allemagne*, Paris, 1841. « Éloge historique d'Abraham-Gottlob Werner » (suite), lu le 16 mars 1818, à l'Institut royal de France, par Cuvier. Henri Blaze de Bury, « Novalis », in *Les Écrivains modernes de l'Allemagne*, Paris, 1868. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-15.

Lettre bimestrielle n°60 – Décembre 2015-janvier 2016 : Documents littéraires et témoignages : Retour de Saxe-Anhalt. Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909. « Éloge historique d'Abraham-Gottlob Werner » (suite), lu le 16 mars 1818, à l'Institut royal de France, par Cuvier. Henri Blaze de Bury, « Novalis », in *Les Écrivains modernes de l'Allemagne* (suite et fin), Paris, 1868. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2 :** Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3 :** Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4 :** Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5 :** « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6 :** [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8 :** Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9 :** [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10 :** Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12 :** Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13 :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14 :** Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15 :** Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16 :** Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17 :** Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18 :** Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19 :** Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20 :** Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21 :** Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22 :** Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23 :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24 :** Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25 :** Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26 :** Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27 :** Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Thomas Carlyle, « Novalis » (suite et fin), extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- « Éloge historique d'Abraham-Gottlob Werner » (suite et fin), lu le 16 mars 1818, à l'Institut royal de France, par Cuvier.
- Auguste Gendron (1817-1881), par Théophile Gautier (1847 & 1856).
- Henri Blaze de Bury, deux extraits d'un essai sur Goethe, in *Le Faust de Goethe*, Paris, 1847.
- **Sommaire des numéros 55 à 60**

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*
<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2016